

À la bonne franquette

Soupers

Alexandra Jarque

Number 140 (3), 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65289ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Jarque, A. (2011). Review of [À la bonne franquette / *Soupers*]. *Jeu*, (140), 18–20.

Soupers

TEXTE ET MISE EN SCÈNE **SIMON BOUDREAU** / SCÉNOGRAPHIE **JULIE MEASROCH**, ASSISTÉE D'**ALEXANDRA SUTTO**
COSTUMES **SUZANNE HAREL** / ÉCLAIRAGES **FRÉDÉRIC MARTIN** / CONCEPTION SONORE **MICHEL F. CÔTÉ**
AVEC **SOPHIE CLÉMENT**, **ALEXANDRE DANEAU**, **CAROLINE LAVIGNE** ET **CATHERINE RUEL**.
PRODUCTION DE **SIMONIAQUES THÉÂTRE**, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI
DU 8 AU 26 FÉVRIER 2011.

ALEXANDRA JARQUE

À LA BONNE FRANQUETTE

À première vue, on croit deviner une certaine filiation entre les pièces de Simon Boudreault et celles de Michel Tremblay. Les deux auteurs nous décrivent un univers majoritairement féminin, abordent les thèmes de l'incommunicabilité, de la solitude, de la misère morale, le tout dans une langue aux accents populaires. Le « Quintette de la maudite vie plate » des *Belles-Sœurs* trouverait d'ailleurs aisément sa place dans *Sauce brune*, la première création pour adultes du jeune dramaturge. Pourtant, c'est le portrait de la société québécoise contemporaine que nous présente Simon Boudreault dans son théâtre. Son œuvre la plus récente, *Soupers*, nous plonge dans l'univers fort branché des jeux vidéo et des restaurants.

En effet, l'action se développe au fur et à mesure des repas que le protagoniste, Marc-Antoine, partage avec sa mère, sa sœur, sa collègue et même son chat. C'est à travers ces scènes qu'il se révèle à nous, en même temps que toutes les figures féminines qui hantent son existence. On pense alors, inévitablement, au pauvre Serge que les « matantes » et sœurs se disputent dans *Bonjour, là, bonjour* de Tremblay. Ici non plus, le personnage principal ne fait pas le poids à côté des insatiables harpies. En effet, le gentil Marc-Antoine se retrouve coincé entre Louise, une mère castratrice, et Sophie, sa sœur

aussi énergique que manipulatrice. Toutes deux affichent leur pragmatisme, leur gros bon sens devant les scrupules et la sensibilité du jeune homme, tandis que Josée, sa collègue, oppose une fin de non-recevoir à ses avances maladroites.

D'un restaurant à l'autre

La représentation séduit principalement grâce à l'ingéniosité de la mise en scène, œuvre du même Simon Boudreault, et de la scénographie, signée Julie Measroch. Le spectateur se retrouve plongé dans le vif de l'action, assis au restaurant en compagnie des personnages. Ainsi, la petite salle Jean-Claude-Germain est remplie de tables dressées de nappes blanches. L'illusion est complétée par cette hôtesse qui nous désigne notre place, la même charmante employée qui s'occupe de Marc-Antoine et de sa mère. Aux quatre côtés de la pièce, une table se transforme en scène le temps d'échanger quelques répliques. L'idée de jouer au milieu du public, en intégrant celui-ci au décor, est judicieux. Le procédé s'avère déstabilisant, puisque personne ne sait au départ ce qui fait vraiment partie du spectacle. Cela ajoute une touche d'authenticité au jeu, donnant l'impression qu'il s'agit de conversations glanées au hasard de sorties au restaurant.



Soupers de Simon Boudreault. Spectacle de Simoniaques Théâtre, présenté au Théâtre d'Aujourd'hui à l'hiver 2011.
SUR LA PHOTO : Alexandre Daneau et Catherine Ruel. © François Godard.

Marc-Antoine se promène d'une table à l'autre, sautant d'un espace temporel à un autre, passant d'une interlocutrice à une autre. Cette mise en scène oblige le spectateur à changer constamment son point de vue, l'amène parfois à se tordre le cou, mais le garde sur le qui-vive. Certaines transitions semblent un peu contraignantes au début pour le comédien, mais ensuite Simon Boudreault réussit à fondre les situations les unes dans les autres. Et c'est là que la structure de l'œuvre révèle sa pertinence. Marc-Antoine est assis à côté de sa sœur, qui lui parle de petits chatons tellement « cute »... alors qu'à l'autre table, la mère encourage son fils à regarder la serveuse, si « cute », qu'elle lorgne d'un œil d'entremetteuse.

Des thèmes réchauffés

La pièce est ainsi construite en une suite de tableaux qui se répondent, mais ne se suivent pas chronologiquement. Le public se réjouit de voir les recoupements entre les situations, lui qui dispose d'une vue d'ensemble faisant cruellement défaut aux protagonistes. Mais notre intérêt s'essouffle bientôt. En effet, les rôles se rapprochent des stéréotypes et les dialogues, si savoureux soient-ils, ne peuvent suppléer à l'action dramatique dont on devine trop rapidement les ressorts. Chacun comprend que Josée se dérobe, que la sœur de Marc-Antoine profite de lui et que sa mère exploite son sentiment de culpabilité.

Les thèmes abordés nous ramènent aussi en terrain connu. Chaque personnage distille un profond mal de vivre, évoque une même solitude, souffre d'une même absence de communication. La mère se plaint que ses enfants ne lui parlent pas. La sœur exprime son aliénation : « J'ai pas l'impression de vivre, j'ai l'impression d'agir, je fais juste ça agir [...] J'agis, mais je ne décide rien. Je réagis. J'ai pas le temps de rien faire d'autre. Ma vie m'échappe¹. » En ce qui a trait à Marc-Antoine, il ne se confie vraiment qu'à son chat : « Finalement, le seul qui me connaît vraiment, peut-être plus que moi-même, le seul qui m'accepte totalement dans tout ce que je suis d'imparfait pis de poche pis de maladroit pis de croche, c'est toi². » Le vieux matou moribond est son seul ami, pas étonnant qu'il porte un nom aussi peu félin que Guy.

On en déduit que ce jeune homme compense son vide intérieur par ses excès de table. La boulimie en soi n'a rien d'original, mais elle devient ici la pierre angulaire de la pièce, structurée, justement, autour des repas. Notre protagoniste au physique bien rembourré s'empiffre de vrais aliments tout au long du spectacle. Sa gloutonnerie saute aux yeux lorsqu'il parle la bouche pleine, avale, remâche de nouveau et tente, entre deux bouchées, de séduire sa collègue, de placer un mot devant sa mère et sa sœur. Resté seul au restaurant, il en profite pour se commander un dessert. Lorsqu'il en vient à ingurgiter la pâtée de son chat, on devine que l'heure est grave...

Au goût du jour

Soupers aborde également le sujet de la réalité virtuelle, mais dans une optique plutôt métaphorique, sans le moindre déploiement technologique. Marc-Antoine est un concepteur de jeux vidéo et c'est à travers ce médium que son malaise existentiel se fait jour. Il crée d'abord un personnage à son image : un gros raté qui reste seul dans son coin. Insatisfait, il produit une version améliorée de lui-même : son *alter ego* est musclé et beau. Ces jeux sont une échappatoire. Sa vie morne et absurde le désole d'autant plus qu'il lui est impossible de revenir en arrière, de recommencer la partie... Cette image est exploitée dans la mise en scène quand, vers la fin de la pièce, la mère et la sœur tiennent des manettes et contrôlent les mouvements du jeune homme, qui circule dans les étroites allées du restaurant, illuminées comme les labyrinthes à l'intérieur desquels évolue le Pac-Man. Il porte d'ailleurs un t-shirt à l'effigie de ce célèbre personnage, pour ceux qui n'auraient pas saisi l'allusion.

Le procédé apparaît toutefois moins réussi que dans la pièce antérieure de Simon Boudreault. En effet, la « sauce brune » éponyme servait non seulement à arroser les plats que les employées de la cafétéria préparaient chaque jour, mais elle témoignait aussi de l'insipidité, de la vulgarité de leur vie quotidienne. Ces quatre femmes aliénées s'exprimaient par des sacres qui, dans leur langage appauvri, remplaçaient les noms, les verbes, mais aussi les adjectifs et les adverbes. Ersatz, « substitout » comme disaient les filles en parlant du « tofou », les sacres se prêtaient à toutes les sauces pour signifier autant leur incapacité à s'exprimer que leur trop plein d'amertume. Si cette surenchère suscitait d'abord l'amusement, elle donnait bientôt à voir la détresse de ces femmes aussi démunies aujourd'hui que *les Belles-Sœurs* en 1968³.

On y retourne ?

Pièce plus légère, *Soupers* sacrifie la gravité du propos, néglige la complexité des personnages, recherchant la réplique qui fait mouche. Le problème vient aussi de ces motifs fortement soulignés. Par exemple, les nombreuses références à Guy, le chat obèse et castré de Marc-Antoine, s'avèrent d'une évidence confondante. Simon Boudreault, le dramaturge, manque parfois de confiance envers le public, mais il pêche aussi par excès dans sa mise en scène. Les affiches avec le nom des repas se veulent de divertissants clins d'œil. Mais le gag perd rapidement son efficacité après quelques reprises.

La performance des comédiens force toutefois l'admiration. Alexandre Daneau montre bien le désarroi de son personnage, sa vulnérabilité devant ces femmes auxquelles il cherche désespérément à plaire. Sophie Clément, dans le rôle de Louise, la mère, est savoureuse comme à son habitude. Caroline Lavigne rend Sophie, la sœur, avec une belle vivacité. Et Catherine Ruel joue une Josée tout en nuances. Les costumes, la bande sonore et les éclairages sont à l'avenant.

Si on s'accorde pour dire que Simon Boudreault démontre une grande inventivité, on n'en regrette pas moins qu'il n'ait su, avec cette nouvelle création, trouver le ton juste. La structure de l'œuvre est novatrice, sa mise en scène, audacieuse. Toutefois, le spectateur garde la malheureuse impression que le concept a pris le pas sur le texte, que le metteur en scène a éclipsé l'auteur. Voilà bien une leçon que ce jeune créateur devrait retenir de Tremblay, son valeureux prédécesseur : celui-ci était toujours à l'écoute de ses personnages, de ses envahissantes « momans » jusqu'à ses épiques « waitresses ». ■

1. Simon Boudreault, *Soupers*, Montréal, Dramaturges Éditeurs, 2011, p. 59.

2. *Ibid.*, p. 85.

3. Voir le compte rendu de Daphné Bathalon, « De la richesse des mots comme substituts », dans *Jeu* 133, 2009.4, p. 15-16. NDLR.